

DISCOURS

Prononcé à l'Hôtel de Ville de Compiègne,

Lors de la réception du Congrès de la Société française
d'archéologie,

Le 26 Juin 1905.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est un grand honneur pour la Société historique — et en particulier pour son Président — d'avoir à vous souhaiter aujourd'hui la plus cordiale bienvenue dans la bonne ville de Compiègne.

Notre joie, toutefois, n'est pas sans mélange et sans amertume, car votre présence, en nous causant la plus douce satisfaction, provoque instinctivement un retour en arrière et nous rappelle, à tous, des pertes cruelles et bien douloureuses !

Arthur de Marsy et Alexandre Sorel, pour ne citer que les plus éminents, manquent, en effet, à notre fête de famille ; ils reposent, depuis déjà quelque temps, à l'orée de notre belle forêt, dans cet enclos funèbre, vers lequel nous vous convions à tourner un instant votre pensée.

Arthur de Marsy, auquel le savant délégué du Ministère, M. Héron de Villefosse, accordait un souvenir des plus émus à la séance d'ouverture de votre Congrès actuel, restera pour tous l'un des plus vaillants champions de l'Archéologie. Par son habile direction, ses vastes connaissances, il imprima une forte impulsion à la Société française ; il en marqua l'une des plus glorieuses étapes, en

même temps qu'il fut, pour nous, le promoteur, le principal fondateur et l'âme de la Société historique de Compiègne.

Quant au Président Sorel, l'un des plus assidus de vos brillants Congrès, il contribua puissamment aussi, par ses savantes investigations et ses nombreux travaux, à la prospérité de notre modeste Compagnie.

A ce double titre, les uns et les autres, nous ne saurions donc trop rendre hommage à leur mémoire, ni trop les regretter, en les proposant comme rares modèles à ceux qui les suivent dans la carrière archéologique.

Après ce faible tribut de reconnaissance et de légitimes regrets, permettez-nous, Messieurs et chers confrères, de remercier le digne continuateur des de Caumont, des Palustre et des de Marsy, d'avoir bien voulu inscrire notre ville au programme du Congrès de 1905, et vous tous, d'être venus, en si grand nombre, demander à Compiègne sa légendaire hospitalité.

A part son gracieux hôtel de ville, qu'une restauration plus complète transformerait en véritable bijou, Compiègne, cependant, ne saurait retenir votre attention par des monuments comparables à ceux dont la masse imposante, la hardiesse et l'élégance ont excité votre admiration dans vos courses d'hier, ou qui vous attendent dans celles de demain. Deux églises en exercice et une troisième, plus ancienne, plus pure de style, transformée en gymnase communal ; un château, plus recommandable par sa décoration intérieure et la richesse de son mobilier, que par ses caractères architectoniques ; quelques cloîtres d'une abbaye royaie éventrée par la création d'une rue dans l'axe de sa collégiale ; une tour vénérable, aux trois quarts ruinée par le temps et les hommes ; un pont, à peu près complètement défiguré par des *améliorations* successives ; quelques restes d'une enceinte jadis imposante, et enfin une porte — long passage voûté souterrainement —

dont l'entrée, vers la plaine, reste typique par ses demi-tours engagées, les coulisses de sa herse, etc., tandis que, du côté de la ville, sa façade et son fronton conservent les plus gracieux ornements de l'époque Henri II et ces chiffres enlacés qui ont si longtemps exercé la sagacité des savants : tels sont, à peu près, les seuls éléments que notre ville puisse offrir à vos études et à vos méditations.

Néanmoins, si nous pénétrons dans la plupart de ces édifices, si nous en examinons l'intérieur, l'intérêt qu'ils présentent ne tarde guère à grandir et à se préciser.

L'escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville, ses salons officiels, son musée municipal, dû en grande partie à un généreux enfant de la cité, se montrent absolument dignes de l'écrin qui les renferme. Le chœur de Saint-Antoine, ses fonts baptismaux, ses précieux débris de vitraux anciens et sa Vierge harmonieuse ; le vaisseau de Saint-Jacques, ainsi que la vieille église des Minimes, que sa nudité permet de mieux apprécier, ne semblent pas trop indignes de ces savantes dissertations, dont votre vaillant Directeur paraît avoir le monopole, sinon le véritable secret.

Au château, une foule de merveilles vous attendent ; et il faudrait des journées entières pour en étudier les bronzes, les marbres, les nombreuses peintures et surtout ces suites splendides de tapisseries, faisant le plus grand honneur à l'art français.

Enfin, ajoutez à tout cela que Compiègne est par excellence la ville des souvenirs ; que tous nos rois ou empereurs et la plupart des souverains étrangers en ont foulé le sol ; que chaque page de son histoire correspond, pour ainsi dire, à chacune des phases des grandes annales françaises ; que son modeste territoire fait partie intégrante du berceau de notre belle France, et que de maints endroits de la vieille forêt de Cuise surgissent des preuves flagrantes de la puissance des arts à toutes les époques : et vous pourrez augurer, dès maintenant, des solides attraits

offerts par Compiègne et ses environs, à votre impérieux désir de voir et étudier tout ce qui se rattache à nos gloires nationales.

Encore une fois, Mesdames et Messieurs, merci donc, à toutes et à tous, d'avoir bien voulu faire escale à Compiègne et en parcourir les alentours.

Votre attente, nous l'espérons fermement, ne sera pas déçue ; et la visite de nos modestes monuments, l'examen de leurs richesses intérieures, dont l'étude et l'appréciation, selon nous, sont loin d'être incompatibles avec l'archéologie pure, vous dédommageront amplement de vos peines et de vos fatigues.

Puisse chacun de vous, après nous avoir quittés, formuler cette promesse ultime de la bonne Lorraine :

« Je iray revoir mes bons amys de Compiengne ».

Ou ce propos flatteur :

« Oncques ne sort de Compiengne »,

« Qui volontiers n'y revienngne ».

C'est là notre meilleur vœu et notre plus cher désir.

L. PLESSIER.
